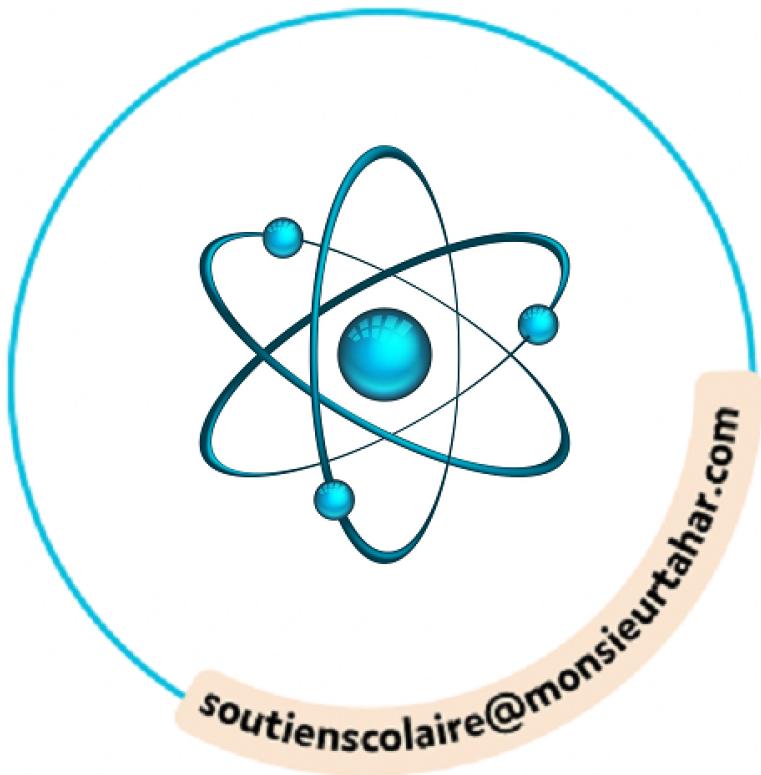


PHILOSOPHIE



CHAPITRE 9

LE TRAVAIL

Question 1

Le travail est-il le drame de notre existence ?

Perspective
> L'existence humaine et la culture

L'existence humaine
 se caractérise par sa finitude : elle le contraint à produire lui-même les ressources nécessaires à sa subsistance.
 L'existence humaine se caractérise aussi par sa **contingence** : rien n'est déterminé à l'avance. Si l'homme est libre, il peut choisir son travail. **La culture** est le processus par lequel l'homme produit son propre monde. Le travail est une activité essentielle du processus de la culture.

Le travail est souvent éprouvé comme une contrainte et une nécessité naturelle et sociale. Les hommes ont tendance à le repousser lorsqu'il complique dramatiquement leur existence. Cependant, ils se disent « récompensés » par les « fruits » de leur travail, car ils en tirent les moyens de subsistance et se reconnaissent en lui. Si le travail est gratifiant, peut-il être la cause de notre félicité ?

1 Le travail comme condamnation

Le fardeau du travail humain constitue une triple contrainte : concevoir des outils, apprendre à s'en servir, et lutter contre la résistance de la matière. Le corps des animaux est déjà équipé des organes nécessaires au travail : tout y est inné, instinctif. Le corps de l'homme semble inachevé : tout est acquis par l'effort intellectuel et physique. C'est pourquoi dit Lévinas, le travail humain est condamnation à un effort de chaque instant (**LÉVINAS, texte 1, p. 366**). Ex. *Le travail du paysan*. De plus, à chaque instant le métier nous marque. Nous serons pour toujours ce qu'il aura fait de nous. L'effort sans épanouissement « nous condamne » : même si le travail nous dégrade, nous ne pouvons pas survivre sans travail.

2 Le travail, œuvre de notre liberté

L'effort devrait être épanouissant. Kant suppose que le dénuement originel du corps humain est une ruse mise en place par la nature, pour contraindre l'homme à exercer ses facultés (**KANT, texte 2, p. 367**). L'homme, achevé, serait resté oisif. L'homme inachevé mais au travail a appris à se dépasser. En fabriquant le monde de la culture, l'homme éprouve l'estime de soi, la félicité du créateur, la conscience de sa liberté.

Question 2

Le travail nous apprend-il quelque chose ?

Perspective
> La connaissance

La connaissance : comprendre le réel, mais aussi inventer et assimiler les techniques qui rendent le travail plus efficace.

Le travail est répétitif ou bien créateur. Ex. *Le travail de l'artisan paraît routinier, celui de l'architecte, créateur*. Mais dans les deux cas, n'exige-t-il pas l'apprentissage de techniques, nécessaire à toute créativité ? Qu'en est-il de la liberté humaine s'agissant de la condition ouvrière ?

1 Le travail n'est qu'un savoir appliqué

L'artisan n'est pas vraiment maître de lui. Ce sont l'usager et l'œuvre qui imposent à l'artisan les techniques et le savoir-faire nécessaires à la fabrication. Ex. *La nature d'un ´difice à construire détermine les matériaux nécessaires à sa solidité*. Les propriétés de la matière imposent d'inventer les techniques nécessaires à leur assemblage. Ex. *Le maçon n'opérera pas de la même façon que le charpentier*. Une fois l'efficacité de ces techniques vérifiée, elles prennent le statut de savoir traditionnel. C'est pourquoi dit Vernant, l'artisan dans l'Antiquité a pu être réduit au statut d'esclave, et son travail considéré comme « *pure routine, application de recettes empiriques* » (**VERNANT, texte 3, p. 368**).

2 L'homme au travail prend conscience de la liberté

Cependant, si l'esclave est au service d'un maître et de l'objet à produire, l'esclave du moins travaille (**HEGEL lu par Kojève, texte 2, p. 369**). Le maître, soulagé du travail, reste oisif et ne songe qu'à jouir des produits du travail. Au contraire, l'esclave au travail apprend à dominer les forces de la nature en les apprivoisant, alors que le maître devient dépendant de son esclave.

De plus, l'esclave apprend à se maîtriser lui-même, à « *refouler ses instincts* » : il retarde la satisfaction des désirs en attendant que soit achevé le travail qui les comble. L'homme devient ainsi libre et se civilise par le travail.

3 Un travail aliénant ne nous apprend rien

Mais le travail n'est pas toujours civilisateur, et peut déshumaniser, déposséder l'homme de sa raison et sa liberté. Marx a appelé « *aliénation* » ce processus, en analysant les conditions de l'ouvrier au travail derrière la machine. Le travail est « *exploité* », l'ouvrier est mis hors d'état d'apprendre quoi que ce soit : rien ne sollicite plus l'éveil de l'esprit ni l'agilité du corps (**MARX, texte 3, p. 370**).

Question 3

Comment répartir justement le travail ?

Perspective
-> La morale
et la politique

Morale et politique :
L'action individuelle et collective impose de savoir ce qui est juste pour chacun et pour tous. Le travail pose la question de savoir quelle est la juste place de chacun dans la société.

Si le travail est un souci constant pour l'individu, il est aussi un problème politique pour l'organisation de la société. L'exigence de justice est que chaque membre de la société occupe le poste qui lui convienne, et que chacun travaille dans l'intérêt des autres. Dans une société justement et idéalement organisée, l'homme aurait-il pour seule vocation de travailler ?

1 La cité idéale doit attribuer à chacun le travail qui lui convient

Choisir un travail est toujours difficile, un critère déterminant étant qu'il convienne. Ce rapport de convenance est retenu par Platon, car il est avant tout une définition de la justice : attribuer à chacun la tâche qui lui revient en fonction de ses compétences (**PLATON, texte 1, p. 374**). La tâche de l'éducation dans la cité idéale sera de révéler à chacun sa nature, de sorte qu'il se consacre au métier le plus approprié. **Ex.** *Celui qui est doué pour le travail manuel deviendra artisan ; pour le travail intellectuel, scientifique.*

2 Les individus travaillent sans le savoir dans l'intérêt de la société

Mais, rappelle Smith, il ne faut pas négliger qu'en fait en société, ce qui détermine l'individu à travailler n'est pas le souci de la politique la plus juste, mais d'abord l'intérêt égoïste (**SMITH, texte 2, p. 375**). Comme une *Main invisible*, il conduit les individus cherchant à s'enrichir à se mettre au service des autres pour en tirer profit. Cet intérêt, moteur passionnel du travail, est bien plus puissant que la seule « *bienveillance* » morale : il produit des effets bénéfiques pour l'intérêt général.

3 L'invention de la division industrielle du travail

L'intérêt égoïste n'est pas totalement aveugle et se sert aussi de la raison pour se réaliser : s'il faut s'enrichir, alors l'intérêt est de rationaliser le travail pour le rendre toujours plus efficace et productif. La division industrielle du travail impose à l'ouvrier de répéter de façon systématique une seule opération (**SMITH, texte 3, p. 376**).

4 L'Utopie doit libérer l'homme du souci du travail

La société la plus juste n'est pas celle qui réduit les hommes à l'état de fourmis travailleuses. L'Utopie, dit Thomas More, se réalise lorsque les hommes sont libérés du souci du travail (**MORE, texte 4, p. 377**). On peut alors, « *vivre joyeux et tranquille, sans inquiétude ni souci* » : se consacrer à des activités culturelles de loisir enrichissantes pour le corps et l'esprit. **Ex.** Des activités sportives et artistiques.